

sacre de Mgr Clut ne pouvant être différé trop longtemps sans de notables inconvénients, Mgr Faraud résolut de faire usage des pouvoirs très étendus que le Saint-Père lui avait donnés pour la consécration de son coadjuteur. En conséquence, il décida que Mgr Clut demeurerait à la mission de la Nativité, au lac Athabaska, — à peu près à mi-distance entre le Fort Providence et la mission du lac la Biche —, où il attendrait sa venue, et que deux Pères tiendraient la place des deux Evêques assistants qui faisaient défaut.

Ce point étant ainsi réglé on ne songea plus qu'au voyage. Déjà pendant deux années entières (1866-1867), Mgr Faraud avait mis tout en œuvre pour en assurer le succès. Il avait loué une berge avec tous ses agrès et engagé des rameurs et un guide pour la monter. Le point le plus difficile était l'approvisionnement des voyageurs. Les vivres étaient rares, et à la mission de la Providence on avait dû se mettre à la ration pour ne pas s'exposer à la famine; les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson n'étaient pas non plus largement fournis. Il fallait cependant trouver des vivres pour deux ou trois mois, et pour toute la caravane qui partait avec Monseigneur. A force de chercher, il avait fini par se procurer environ les deux tiers de ce qu'il lui fallait pour l'aller, se confiant à Dieu pour le retour.

Laissons maintenant Mgr Faraud lui-même nous raconter la première partie de son voyage pendant lequel sa patience fut souvent mise à de rudes épreuves. Nous empruntons ce récit aux *Missions des O. M. I.*, tome IX, pages 7 à 10.

« Pour éviter de me trouver seul à tenter le voyage aventureux de la rivière la Biche, j'avais obtenu, à force de prières, que la Compagnie enverrait une berge avec la mienne. Dès le 15 mai 1867, à la mission de la Nativité, cette berge, le guide et le rameur étaient prêts à partir; j'attendais moi-même d'un jour à l'autre mon guide et mon rameur qui remontaient à travers les glaçons la grande rivière des Esclaves. On se fatigue vite à attendre: aussi j'avais tous les jours de longs et ennuyeux combats à soutenir pour empêcher les serviteurs de la Compagnie de partir. A bout de patience, ils devaient, le 3 juin, nous laisser à notre propre sort. Le samedi, premier du mois, je n'avais pas encore de nouvelles. Était-il arrivé quelque malheur? Les sauvages engagés auraient-ils refusé de remplir leurs engagements? Le guide lui-même n'aurait-il pas été effrayé des dangers à courir sur une rivière encore inexplorée? Telles étaient les questions que je m'adressais avec anxiété. . .

« Si les autres partaient sans nous, tout était perdu. J'avais fait des dépenses inutiles. Il fallait renoncer pour le moment à doter mon pauvre vicariat d'un établissement de sœurs. La nuit suivante, je ne dormis pas, et chaque fois que le moindre bruit se faisait entendre au-dehors, j'étais en émoi, me figurant qu'enfin mes hommes arri-